

MICHEL VAÏS

LE POINT SUR SHAKESPEARE ET FLORIO

Les autorités de Montréal ont mis 370 ans à reconnaître que Jeanne Mance avait été cofondatrice de la ville en 1642, alors que le sieur Chomedey de Maisonneuve passait jusqu'à présent pour le seul fondateur de la métropole du Québec. On parlait déjà très sérieusement de cette possibilité depuis... 1930. *Quid* de la reconnaissance de John Florio comme auteur des pièces attribuées à Shakespeare ?

Dans *Jeu* 141, j'ai publié un compte rendu du livre de Lamberto Tassinari, *John Florio. The Man Who Was Shakespeare*. L'ouvrage, que j'avais d'abord pris avec un grain de sel sur réception du communiqué annonçant sa parution en 2009, m'a totalement fasciné. Car ce qu'il faut bien appeler une révélation repose à mon avis sur des recherches extrêmement sérieuses, qui ne doivent pas demeurer lettre morte. Après tout, elles remettent en question non seulement un auteur mais toute une culture, et une industrie. Signalons que mon article a par la suite paru en espagnol dans le numéro 180 de la revue *Artez*, publiée à Bilbao en avril 2012.

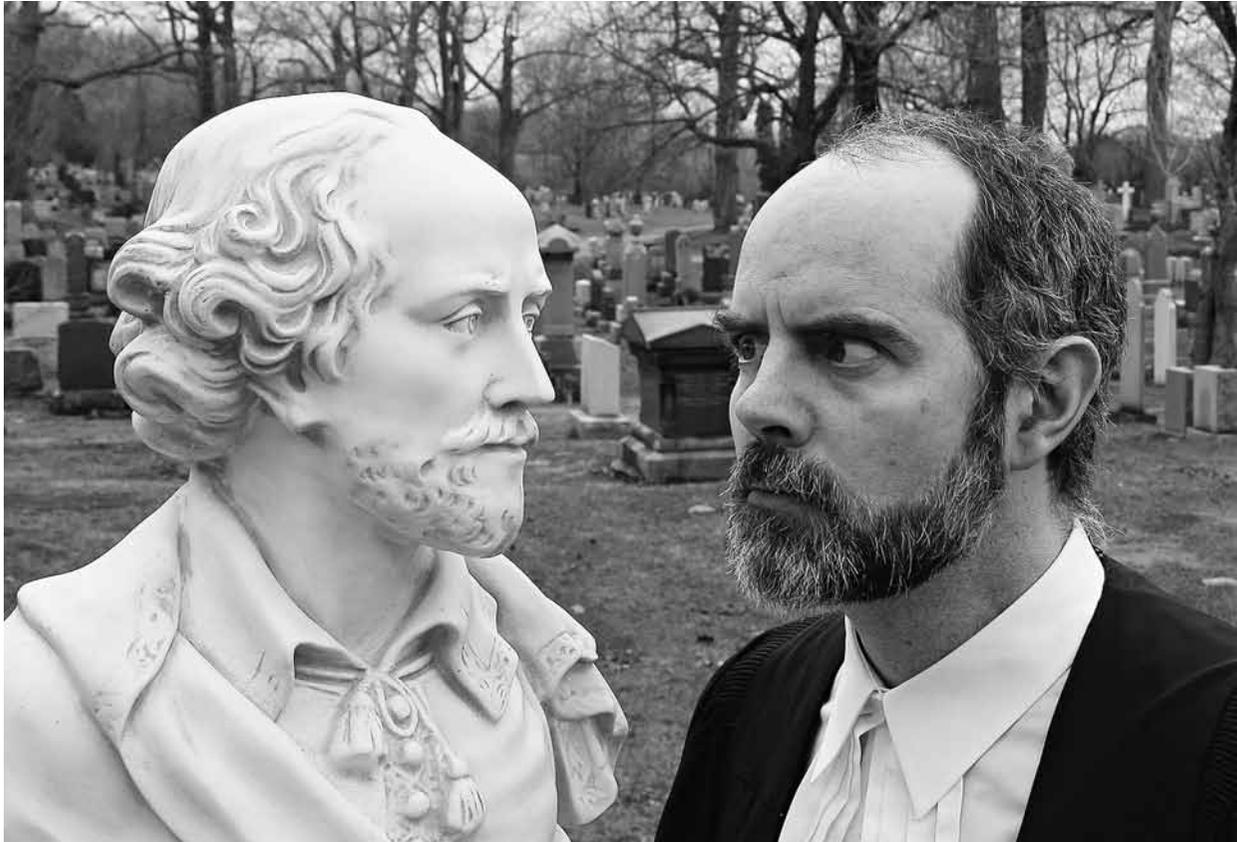
En 2014, on célébrera le 450^e anniversaire de naissance et, en 2016, le 400^e anniversaire de la mort de l'homme de Stratford. En prévision de ces commémorations, le Conseil de l'Europe

vient de commander une recherche à un groupe de chercheurs dirigés par Cecilia Jorgensen, qui conclut que l'œuvre signée Shakespeare émane d'un collectif. Récemment, on a ajouté dans cet article que John Florio, « le linguiste anglo-italien et tuteur linguistique royal à la cour de Jacques 1^{er}, pourrait avoir joué un rôle dans l'écriture des pièces » (je traduis)¹. Par ailleurs, une *Declaration of Reasonable Doubt About the Identity of William Shakespeare*, qui est en ligne, compte, au moment où j'écris cet article, 2 384 « signatures vérifiées », dont 416 du milieu universitaire et 32 venant de personnes considérées réputées, ou « *notable signatories* ». Tous ces gens se joignent ainsi aux Sigmund Freud, Orson Welles et autres Charles Dickens, qui tous doutent que l'homme de Stratford ait écrit les œuvres qu'on lui reconnaît généralement².

Depuis la parution de mon article dans *Jeu* 141, une première discussion publique que j'ai animée, intitulée « Le cas Shakespeare : l'homme sous l'œuvre », a eu lieu au Conservatoire d'art dramatique de Montréal, le 14 janvier 2012. On la trouve en enregistrement audio sur le site Internet <revuejeu.org>, à l'onglet

1. Voir le site <iconsofeurope.com>.

2. Voir <doubtaboutwill.org/declaration>.



L'acteur montréalais Keir Cutler interprète depuis une dizaine d'années le solo de Mark Twain *Is Shakespeare Dead ?* (*Fou de Shakespeare*).

« Espace Théâtre ». Outre Tassinari, la discussion parfois enlevée mettait en présence les professeurs Tibor Egervari d'Ottawa, ainsi que Leanore Lieblein et Gilles Marsolais de Montréal. Ils étaient loin d'être d'accord ! Je retiens le commentaire que le metteur en scène Michel Monty m'a fait parvenir après la discussion. Il note qu'un grand nombre de personnages chez Shakespeare faussent leur identité, dans *Mesure pour mesure*, *la Nuit des rois*, *Comme il vous plaira*, etc., ce qui en fait un thème « presque obsessionnel » dans ce théâtre. Il ajoute que le fait d'être de souche italienne n'aide pas Tassinari à faire valoir Florio. Lui conseillant même de prendre un pseudonyme, il affirme : « Si vous étiez norvégien (ou anglais), peut-être que votre croisade aurait plus de succès. » À quoi je me permets de répondre qu'il fallait l'intuition de quelqu'un de culture italienne pour voir vraiment l'italianité de Shakespeare.

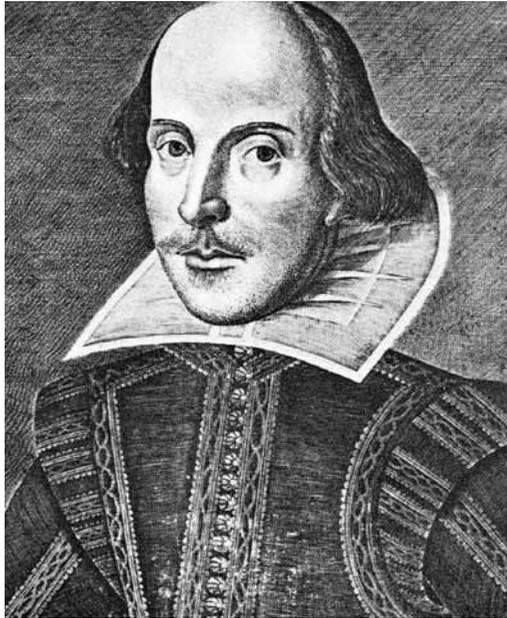
Par la suite, le 7 avril 2012, à l'Université York de Toronto, le professeur Don Rubin a organisé un fort stimulant colloque d'une journée intitulé « Shakespeare: The Authorship Question ». Outre les 26 étudiants inscrits à son cours sur le sujet, Rubin y avait invité des Stratfordiens orthodoxes, des Oxfordiens (partisans du comte Edward de Vere), ainsi que Lamberto Tassinari – que j'accompagnais –, qui plaidait pour Florio. En tout, une soixantaine de personnes ont donc pris part aux

débats. Un document distribué aux spectateurs rappelait que la controverse autour de la paternité de l'œuvre avait commencé en 1769 par Herbert Lawrence, dans *The Life and Adventures of Common Sense*. Il faut signaler que Don Rubin a eu toutes les peines du monde à faire accepter par son département la création d'un cours sur le sujet, plusieurs de ses collègues considérant ce domaine de recherche futile et sans lendemain. Pourtant, le nombre d'universités dans le monde ayant mis un tel cours au programme atteint désormais trois, soit une en Grande-Bretagne (Brunel), une aux États-Unis (Concordia) et une au Canada.

Twain et Anderson

Sur une note joyeuse, le colloque de Toronto a débuté par une pièce de Mark Twain interprétée par le Montréalais Keir Cutler, *Is Shakespeare Dead?*. L'acteur joue ce solo en tournée dans les écoles au Canada et aux États-Unis depuis une dizaine d'années. Il l'a fait en français, au Festival Fringe de Montréal, sous le titre *Fou de Shakespeare*. Avec pour seuls accessoires une table, une chaise, un livre et un buste en plâtre de l'homme de Stratford, Cutler présente successivement et avec beaucoup de verve les divers « candidats » à la paternité de l'œuvre, dont les principaux sont Edward de Vere, Christopher

Marlowe et Francis Bacon. Pour chacun, cependant, il démontre l'absurdité de la candidature. De Vere est mort plusieurs années avant la parution d'un nombre important de grands drames comme *Othello*, *le Roi Lear*, *Macbeth*, *Antoine et Cléopâtre* et *la Tempête* ; Bacon, premier candidat jugé sérieux, fut défendu avec passion par sa probable descendante Delia Bacon dès 1857, mais peu de gens prêtent aujourd'hui foi à la théorie baconienne. Quant à Marlowe, qui passe pour avoir été un sacré brigand (condamné pour hérésie, espionnage, contrefaçon, homosexualité, conduite immorale, duels...), il fut assassiné – juste avant l'exécution de sa condamnation à mort – à 29 ans, le 30 mai 1593. Certains prétendent cependant que, plutôt que tué, il a été caché par de puissants protecteurs (car il avait notamment été employé comme informateur par le chef et fondateur des Services secrets sir Francis Walsingham), et qu'il est parti pour l'Italie écrire les pièces signées Shakespeare ! Le spectacle se déroule sous le signe de l'humour, ce qui n'empêche pas Twain, par l'entremise de Cutler, de paraître assez convaincant. Ce qu'il cherche surtout, comme l'a affirmé l'acteur au cours des discussions qui ont suivi, c'est que les universités prennent au sérieux la recherche sur la paternité de l'œuvre.



Célèbre portrait de Shakespeare avec deux yeux droits et deux bras gauches, figurant en page frontispice de l'édition originale de ses œuvres complètes (1623).

Chose certaine, si beaucoup de gens s'accordent pour mettre en doute la possibilité pour Shakespeare d'avoir écrit l'œuvre parue sous son nom, les auteurs avancés comme possibles ne doivent leur présence qu'à des séries de coïncidences, de parallèles verbaux et de déchiffrements ésotériques. Le plus en vogue des candidats, Edward de Vere, était défendu avec flamme à Toronto par Mark Anderson, auteur de l'imposant "*Shakespeare*" by Another Name: *The Life of Edward de Vere, Earl of Oxford – The Man Who Was Shakespeare* (640 p.). À l'aide d'un document en PowerPoint qu'il utilisait avec adresse, ménageant ses effets autant que ses silences, le conférencier-vedette a su, telle une star, faire rire son public par sa conférence principale. Bien que la théorie oxfordienne ait été soutenue dès 1920 par J. Thomas Looney, Anderson lui a donné un nouveau souffle par l'ampleur de ses recherches et, peut-être surtout, par la sortie récente du film *Anonymous*, qui décrit le même personnage tout en affirmant qu'il s'agit d'une « pure fiction ».

Anderson, jeune et dynamique écrivain indépendant qui a travaillé dix ans sur l'énigme Shakespeare, a profité de sa conférence à Toronto pour annoncer la parution de son prochain livre sur le transit de Vénus (un rare phénomène astrologique qui devait avoir lieu le 5 juin 2012) : *The Day the World Discovered the Sun*. C'est donc avec un esprit purement scientifique doublé d'un plaisir sadique qu'il a démolé l'homme de Stratford et présenté la *Oxfordian Conjecture* comme plus vraisemblable. Il soutient que de Vere, ayant effectué un long voyage de dix mois en Italie, a fait escale dans toutes les villes mentionnées dans l'œuvre shakespearienne. Par ailleurs, il prétend qu'un tableau de Shakespeare aurait été exécuté par-dessus un portrait de de Vere. L'objection que de Vere est mort en 1604 ne le désarme pas : certaines sources dateraient les dernières pièces d'avant 1604, dit-il, ajoutant que « la fabrique Shake-Speare s'est arrêtée cette année-là ». Il note que la trame des *Joyeuses Commères de Windsor* calque la vie conjugale de de Vere, qui a épousé une femme promise à un autre et dotée par son oncle « de 300 à 700 livres », comme dans la pièce. D'autres coïncidences abondent entre la vie personnelle du comte d'Oxford et les histoires de *Hamlet*, du *Roi Lear*, et ainsi de suite.

L'après-midi, un film de Michael Peera a été projeté, *The Shakespeare Conspiracy*, réalisé pour la télévision et animé par sir Derek Jacobi. Au

moyen de nombreuses entrevues, on y apprend notamment que la petite-fille de Shakespeare a déclaré que son grand-père n'avait jamais été un poète, qu'une plume avait été ajoutée sur la main de la statue de l'homme de Stratford (dans sa maison natale) bien après sa mort et que le célèbre portrait de lui qui circule semble de pure fabrication : l'homme y arbore deux yeux droits et deux bras gauches ! En outre, la ligne autour de son visage trahit un masque plaqué sur un autre visage. Pour Jacobi et Peer, pas de doute, Edward de Vere est Shakespeare.

Ces « preuves » ont toutefois laissé de glace les Stratfordiens orthodoxes invités par Don Rubin. Pour eux, ces histoires ne sont que des blagues, ou des lubies de gens qui n'ont rien d'autre à faire. Un professeur a même affirmé que « ne rien connaître de l'auteur est en fait un avantage », car cela laisse toute la place



Mark Anderson arborant fièrement un chandail pour la « candidature » d'Edward de Vere, lors du colloque « Shakespeare: The Authorship Question », qui s'est tenu à Toronto le 7 avril 2012. © Michel Vaïs.

à l'œuvre monumentale. Celui qui est allé le plus loin dans le déni fut David Prosser, responsable des communications du Festival de Stratford en Ontario. Dans les faits, il s'occupe selon ses dires de tout ce qui est publié à Stratford et de l'ensemble de la parole publique sur le Festival. Provoquant des huées nourries de la salle, en particulier des étudiants, il est allé jusqu'à demander au public s'il croyait que les tours jumelles du World Trade Center avaient subi un attentat le 11 septembre 2001, et même, si l'Holocauste avait bien existé ! Pour lui, la paternité de l'homme de Stratford est aussi irréfutable que ces faits historiques et les nier relève d'une imagination débridée. Il va sans dire que cet ancien critique de théâtre respecté du *Globe & Mail*, longtemps bras droit de Richard Monette à la direction artistique du Festival de Stratford, a bien déçu. Rappelons que le patron de Prosser, l'actuel directeur général du Festival de Stratford, Antoni Cimolino, invité de la Conférence annuelle Shakespeare de l'Université McGill, à Montréal, en octobre 2011, avait senti le besoin d'envoyer un communiqué défensif aux médias intitulé « Le Barde de l'Avon, véritable auteur de l'œuvre shakespearienne », dans lequel on trouvait cette perle : « À l'instar des débats sur l'existence de Dieu, il ne s'agit pas d'un fait que l'on puisse confirmer ou infirmer de manière irréfutable. Au bout du compte, c'est une question de foi. » Parions que son directeur des communications n'était pas étranger à cette prise de position divine.

Florio contre-attaque

À tout cela, Lamberto Tassinari répond point par point, bien conscient de l'Everest qu'il a à gravir mais toujours imperturbable. À plusieurs reprises, il cite *The Shakespeare Guide to Italy*, du professeur Richard Paul Roe, paru chez HarperCollins en novembre 2011. Ce dernier a découvert que Milan et Vérone étaient bien des ports au XVII^e siècle, comme l'affirment les ducs de *la Tempête*, et que l'Athènes dont il est question dans *le Songe d'une nuit d'été* fait référence à une ville italienne, Sabbioneta, près de Mantoue, dénommée à l'époque « la petite Athènes » car ce véritable joyau de la Renaissance avait été dessiné et construit par le duc Vespasiano Gonzaga, amant de l'architecture et des arts. Sa statue est encore présente sous un chêne, comme le disent Quince et Bottom dans la pièce. De l'avis de Tassinari, les références géographiques et topographiques de ces pièces, comme les autres du corpus, n'étaient pas un pur produit de l'imagination de l'homme de Stratford, comme on l'a longtemps cru, mais ont été écrites par quelqu'un qui avait une connaissance intime de l'Italie et pas seulement, comme de Vere l'a fait, la connaissance superficielle due à un parcours touristique de dix mois. Cette œuvre reflète l'existence chez son auteur non seulement d'un passé italien, mais aussi d'un « monde ailleurs », préexistant.

Mark Anderson assure aujourd'hui que le principal argument contre de Vere vient de tomber. On disait jusqu'à présent que le bateau dont il est question dans *la Tempête* (jouée, sinon écrite, en 1610) avait été imaginé en prenant comme modèle le *Sea Venture*, qui avait coulé près des Bermudes le 24 juillet 1609 (donc après la mort du comte d'Oxford). Or, le chercheur américain Roger Stritmatter vient de découvrir de façon irréfutable que le livre de William Strachey décrivant ce naufrage en 1610 avait plagié des descriptions publiées en 1516, 1523 et 1555. Mais Tassinari répond que cela ne prouve rien en ce qui concerne Florio, lecteur vorace et omnivore (il possédait une bibliothèque personnelle d'au moins 600 volumes en cinq langues, tous aujourd'hui disparus), car celui-ci a très bien pu avoir lu autant le livre de Strachey que ceux des écrivains que ce dernier a plagiés.

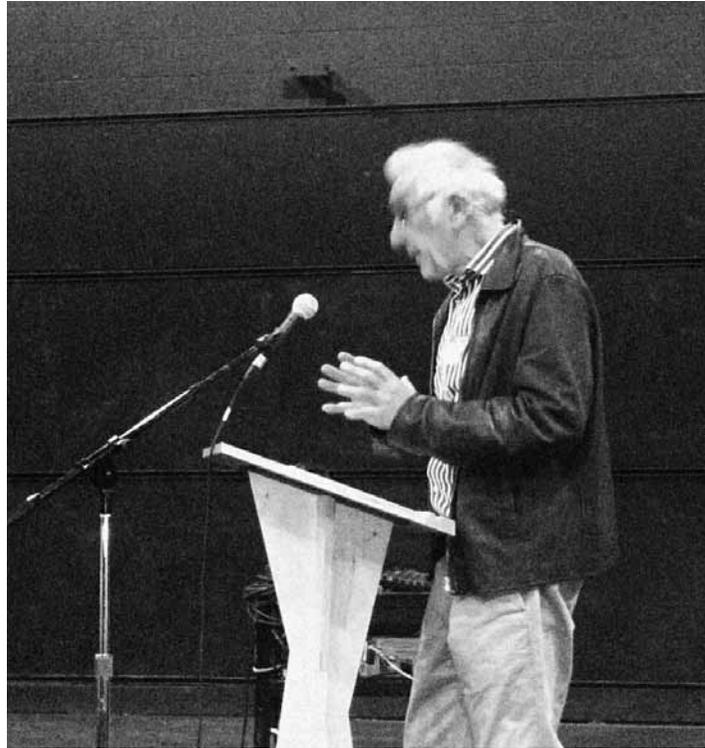
En fait, la preuve la plus solide qu'Anderson met de l'avant dans ses recherches est la bible de Genève que de Vere a possédée, et qui a été découverte en 1991. On y voit soulignés de nombreux passages qui se retrouvent aussi dans les pièces de Shakespeare. Or, là encore, rien ne prouve que de Vere ait été le seul à posséder cette bible au cours des siècles, et à y souligner certains passages. De l'avis du défenseur de Florio, cela ne constitue qu'une coïncidence de plus. Il oppose à cette avalanche de signes une idée qu'il est le seul à offrir : l'œuvre en étant une d'écriture – exceptionnelle –, il est normal de chercher les sources crédibles de cette écriture. Les écrits de John Florio, la plupart antérieurs aux pièces signées Shakespeare, en offrent à la pelle. Aujourd'hui, avec les ressources incommensurables

de l'informatique et d'Internet, la recherche devrait en être facilitée. Ainsi, Tassinari a établi avec le simple outil de recherche de l'application Word des listes de mots forgés en anglais à partir de l'italien ou du français, que Florio a inventés et publiés dans ses ouvrages (*First Fruites*, *Second Fruites*, *A Worlde of Wordes*, son dictionnaire italo-anglais et les *Essais* de Montaigne), et qui se retrouveront ensuite dans les pièces de Shakespeare. S'agit-il d'une influence de Florio sur Shakespeare, ou plus simplement du même homme sous deux noms différents ?

En fait, John Florio est, avec l'auteur des œuvres de Shakespeare, le plus grand inventeur de mots de la Renaissance anglaise (1 969 mots pour l'auteur contre 1 149 pour Florio ; si les deux coïncident, il faut additionner les deux chiffres). Par ailleurs, parmi les candidats à la paternité, il est le seul à avoir laissé un corpus d'écrits linguistiquement, lexicalement et stylistiquement proches et comparables à ceux de Shakespeare, malgré le fait que Florio n'ait signé aucune pièce de théâtre de son nom. Précisons cependant qu'il était un lecteur passionné de théâtre, puisqu'il possédait plus de quarante livres dans cette discipline, soit presque toute la production du très riche théâtre italien du XVI^e siècle, y compris la commedia dell'arte, et nous en possédons la liste. Seulement, il nous manque les titres de ses livres de théâtre en français, en espagnol, en latin, etc. Enfin, c'est Florio qui a introduit Ben Jonson à la cour comme auteur de « masques », sortes de petits opéras où se mêlent théâtre et musique.

Confronté au fait que Florio a publié sa traduction anglaise des *Essais* en 1603 et que de Vere est mort en 1604, donc que les nombreuses références aux *Essais* dans les pièces auraient dû être incluses par de Vere en quelques mois, juste avant sa mort, Anderson réplique que le comte d'Oxford connaissait le français, donc qu'il avait sûrement lu l'ouvrage de Montaigne dans le texte avant sa traduction par Florio. Comment dans ce cas expliquer que l'on trouve chez Shakespeare non seulement des équivalents anglais au texte français, mais un grand nombre de séquences de mots et de mots rares forgés par Florio ? Un livre de George Coffin Taylor, *Shakspeare's Debt to Montaigne* (1925), maintenant oublié par les chercheurs, démontre combien vaste et profonde a été, sur le plan lexical autant que philosophique, l'influence du moraliste français sur le dramaturge.

À cet égard, la recherche récente d'un professeur de la City University of New York, José Luis Madrigal, est particulièrement éclairante. Il vient de publier une étude de 40 pages, faite avec l'aide de Google, sur des pièces apocryphes parfois attribuées à Shakespeare. Rappelons que plus de 70 pièces en tout passent parfois pour être de Shakespeare, soit une quarantaine de plus que les 36 reconnues dans le premier folio. Grâce à un programme d'ordinateur nommé KWIC (Key Word in Context), Madrigal a comparé des parallèles verbaux et des séquences de mots rares présents dans les pièces apocryphes ainsi que dans



Lamberto Tassinari, partisan de John Florio, lors du colloque « Shakespeare: The Authorship Question », à Toronto, le 7 avril 2012. © Michel Vais.

d'autres pièces de Shakespeare, de Marlowe, de Ben Jonson et surtout de Thomas Middleton. Cela l'amène à conclure que *The London Prodigal* a été écrit entièrement par Shakespeare, tout comme probablement *Lord Cromwell*. Quant à *The Yorkshire Tragedy* et *The Puritan*, Shakespeare en fut l'auteur principal, sans doute avec une contribution de Middleton³.

Les outils modernes peuvent donc rendre des services inattendus à la recherche, même des siècles après la publication des œuvres. Seuls des gens pétris de préjugés le nieront. Lorsque j'ai pris part, en avril 2012, à Craiova (Roumanie), au colloque-festival Shakespeare qui a lieu tous les deux ans, j'ai voulu sonder un éminent Stratfordien sur son ouverture d'esprit. Stanley Wells est professeur émérite du Shakespeare Institute de Stratford (en Angleterre, bien sûr, pas en Ontario !). Il affiche aussi à son pedigree d'avoir été membre du conseil du Globe Theatre et vice-président de la Royal Shakespeare Company. Et il pousse la fidélité au Barde jusqu'à habiter à Stratford-Upon-Avon *intra muros*... Lorsque je lui ai demandé s'il me recommandait la lecture du *Shakespeare Guide to Italy*, il m'a répondu non. Je lui ai demandé s'il l'avait lu ; il m'a dit non. Et pourquoi refusait-il de le lire ? « *Because I am prejudiced.* » CQFD. ■

3. Voir « The Shakespeare Apocrypha in the Time of Google », page consultée le 28 mai 2012, à : <<http://projects.chass.utoronto.ca/chwp/madrigal/Madrigal.htm>>.